

Titanic

Questions sur un naufrage

Paul Cauchon

Numéro 16, décembre 1984, janvier 1985

Spécial BD « La crise »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cauchon, P. (1984). Titanic : questions sur un naufrage. *Nuit blanche*, (16), 66-67.

Titanic

Questions sur un naufrage

SPÉCIAL BD
"LA CRISE"

«Titanic vient de fêter son premier anniversaire». C'est ainsi que commençait la première version de cet article, où j'esquissais un portrait à la fois réaliste et optimiste du seul magazine voué à la BD québécoise, suite à une entrevue avec le rédacteur en chef Michel Garneau. Alors que *Nuit blanche* est au montage, catastrophe: l'iceberg fatal est arrivé dans le décor. Jacques Hurtubise, directeur de la publication, annonce la fin du magazine. Deuxième version de l'article donc, à la toute dernière minute. Un travail de post mortem plutôt désagréable.

Le pari de *Titanic* était de taille: après de multiples tentatives infructueuses depuis quinze ans, il s'agissait de créer un magazine qui puisse enfin être rentable. L'arrivée de *Titanic* avait été précédée d'une préparation solide et le magazine bénéficiait de l'expertise technique et de l'aide économique de son grand frère *Croc*, qui avait fait la preuve qu'une revue d'humour peut bien se vendre (70 000 exemplaires par mois).

Le concept de *Titanic* était différent: alors que *Croc* se veut fondamentalement un magazine satirique, *Titanic* devait être entièrement consacré à la BD inédite résolument adulte, tous styles graphiques et narratifs confondus.

Une analyse rapide des premiers mois de publication permet de dégager certaines tendances. Beaucoup d'histoires parodiques, souvent au deuxième degré. Plusieurs récits qui présentent des situations quotidiennes traitées de façon ironique (comportements sociaux, relations de couple, relations familiales...). De façon générale, un net problème de souffle pour les longues histoires à suivre. Et puis, de belles explorations graphiques et des réussites. Christian, par exemple, ce jeune anglophone qui, avec son dessin très pur et très dépouillé vous assène des vérités politiques terribles en quatre cases. Pilon et Prudhomme, aussi: les aventures de Xavier, cet étudiant complexé et timide, avaient bien évolué: oeuvre d'humour au début, la série avait gagné en complexité pour devenir une fine description de caractères.

Et puis l'inénarrable Red Ketchup par Godbout et Fournier, sûrement le tandem le plus solide et le plus professionnel de la BD québécoise. Ces deux-là portent en eux un univers complet, avec une structure cohérente dans laquelle les personnages évoluent. Une parodie «flyée» qui s'appuie sur un réalisme immédiat — la droite aux

USA, la police, l'armée, les mouvements religieux... Et quelle maîtrise des couleurs!

Mais la direction n'était toujours pas satisfaite de son bébé. Michel Garneau admettait lui-même que certaines séries n'évoluaient pas comme on aurait voulu. L'été dernier, *Titanic* a alors changé d'orientation et lancé une nouvelle formule: des histoires complètes, plus courtes, axées sur la chute, avec des idées plus fortes. Et la partie rédactionnelle prenait de l'ampleur. La direction voulait faire du nouveau journalisme, à l'intention du public des 15-25 ans, grand consommateur de BD. On a mis l'accent sur le reportage insolite, bizarre, dans un style journalistique plus direct et plus subjectif. On espérait ainsi amener à la BD des lecteurs attirés avant tout par les articles. Il y avait encore plus de dessinateurs, plus de science-fiction, des types comme Pratt ou Zed qui maîtrisaient de mieux en mieux leur art. Et pour l'avenir, Garneau prévoyait la publication de plus de BD réalistes, et voulait lancer un mini-album à l'intérieur même de la revue. «On veut continuer à faire de *Titanic* un lieu de création véritable où toutes les tendances pourront se manifester.»

Que s'est-il passé? Selon Jacques Hurtubise, *Titanic* était un «gouffre financier sans fond». *Croc* absorbait depuis le début le déficit de l'opération, et la charge devenait trop lourde. *Titanic* vendait en kiosque entre 10 et 17 000 exemplaires selon le numéro (ce qui est pas mal!), mais le seuil de rentabilité était établi à 30 000. Encore l'étroitesse du marché. Mais il y a un autre problème, plus complexe. Michel Garneau signalait que selon leurs propres sondages les amateurs de BD sont plutôt conservateurs. «La BD européenne, par exemple, c'est surtout *Astérix* et *Lucky Luke*. Il y a un fan sur dix qui connaît vraiment bien *Moebius*. Et sur dix fans, il y en a trois ou quatre pour qui la BD c'est essentiellement *Archie*. En soi ce

Christian

"LA PAIX, C'EST L'ENFER!"



CHRISTIAN

n'est pas blâmable, mais il s'agit d'être réaliste: notre marché est limité.»

Depuis quinze ans, d'ailleurs, la BD a profondément évolué: tous les genres et tous les styles sont maintenant représentés. Cet éclatement illustre à quel point la bande dessinée est devenue un art majeur: comme pour la littérature, comme pour le cinéma, il y a maintenant des productions de masse et des productions pour intellos, des BD pour enfants et d'autres pour adultes avertis, des BD réactionnaires et des BD révolutionnaires, etc.

Or *Titanic* étant la seule revue de BD québécoise, qui essayait de représenter de multiples tendances, il était inévitable qu'on ne puisse satisfaire tous les goûts. De plus, les exigences du public sont énormes, puisque nous sommes inondés de publications étrangères de grande qualité. Ainsi, *Titanic* souffrait peut-être d'une absence de «vedette-locomotive»: «Les dessinateurs y apprenaient leur métier, ajoute Hurtubise, alors que dans une revue française comme *Pilote* le jeune dessinateur côtoie des noms établis à la renommée internationale. Ça aide pour les ventes!» *Titanic* avait également fait le pari du professionnalisme, en payant les dessinateurs à un taux semblable à celui pratiqué en Europe (\$150 à \$225 la page). C'était là un risque, mais pour Michel Garneau «la seule façon de créer des dessinateurs de BD, c'est de les faire dessiner. Et ils ne dessineront pas si tu ne les payes pas pour, si tu ne leur fixes pas d'échéance, s'ils ne se voient pas imprimés, s'ils n'ont pas de commentaires.»

Jacques Hurtubise refuse de parler d'échec. Il croit que les douze numéros de *Titanic* ont permis de dégager des tendances et ont donné de l'expérience aux dessinateurs. «Il y aura un tri à faire parmi eux» ajoute-t-il, et il pense pouvoir relancer une nouvelle revue de BD. Quand? Y a-t-il des recettes-miracles? Il est intéressant de remarquer que depuis la mort de *Titanic* plusieurs habitués du milieu de la BD y vont de leurs commentaires péremptaires: «ils auraient pu faire ceci, mettre un peu moins de cela, etc.» Pourtant, *Titanic* a incontestablement présenté ce qui se faisait de mieux ici, et de la façon la plus professionnelle possible. Alors si vous croyez posséder la solution, ne vous gênez surtout pas. Éditez, à vos risques et périls.

Peut-être que la prochaine revue de BD sera plutôt centrée autour d'un style particulier, avec un public particulier susceptible de s'élargir. Peut-être qu'il faudra publier plus d'albums avant d'espérer faire vivre une revue. Je l'ignore. En attendant, les dessinateurs s'arrachent les cheveux, et se demandent qui prendra la relève. En passant, quel magazine aura le courage de publier régulièrement de bonnes planches? *L'Actualité*? *Québec Rock*? *Clin d'oeil*? Et surtout, oh surtout, quel est le journal quotidien qui arrivera à voir un peu plus loin que les *Schtroumpfs*? ■

Paul Cauchon

